Document généré le 17 avr. 2024 15:51

Bulletin d'histoire politique

Note critique à propos du récent débat autour des livres de Gérard Bouchard et Frédéric Boily

Les deux chanoines, Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx de Gérard Bouchard et La pensée nationaliste de Lionel Groulx de Frédéric Boily

Josiane Lavallée

Volume 12, numéro 2, hiver 2004

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1060705ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1060705ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cette note

Lavallée, J. (2004). Note critique à propos du récent débat autour des livres de Gérard Bouchard et Frédéric Boily : les deux chanoines, Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx de Gérard Bouchard et La pensée nationaliste de Lionel Groulx de Frédéric Boily. *Bulletin d'histoire politique*, *12*(2), 248–256. https://doi.org/10.7202/1060705ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Note critique à propos du récent débat autour des livres de Gérard Bouchard et Frédéric Boily

Les deux chanoines, Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx de Gérard Bouchard et *La pensée nationaliste de Lionel Groulx* de Frédéric Boily.

JOSIANE LAVALLÉE
Étudiante à la maîtrise en histoire
Université de Montréal

Récemment deux livres portant sur la pensée de l'historien Lionel Groulx ont suscité un débat dans la communauté historienne. Il s'agit de l'ouvrage de Gérard Bouchard intitulé *Les deux chanoines, Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx* et celui de Frédéric Boily sur *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*. Selon Gérard Bouchard, le chanoine Groulx aurait été l'homme des contradictions et des ambivalences tout au long de sa carrière. Références à l'appui, il tente de démontrer que Groulx, tant sur la question du racisme, de l'antisémitisme, de la démocratie que du fascisme a soutenu dans ses écrits les deux pôles opposés. Bouchard, tout au long de son livre, analyse les positions contradictoires et ambivalentes de Groulx à travers divers thèmes tels que le néo-nationalisme, le traditionalisme, le révisionnisme, le conservatisme, le modernisme, le libéralisme, le changement, le nationalisme, l'humanisme, la tolérance, l'ethnicisme, le racisme, l'antisémitisme qui auraient marqué son œuvre.

D'entrée de jeu, Bouchard souligne le caractère foncièrement ambivalent de Groulx au niveau de son nationalisme et de son rapport avec les Canadiens français. À l'origine son nationalisme et sa ferveur nationale s'alimentaient à partir de six sources, à savoir : le refus d'une humiliation collective pour son peuple longtemps soumis et opprimé, la critique des Canadiens français et de leur attitude défaitiste, le passé commun des Canadiens fran-

çais depuis 1760 pour la survivance nationale dans le but de contrer les tentatives d'assimilation orchestrées par les Anglophones. Comme quatrième source du sentiment national chez Groulx, il y avait tout le côté humaniste relié à sa foi catholique qui l'appelait à défendre des idéaux et des valeurs qui étaient en symbiose avec le « réveil » de la nation canadienne-française. Enfin, le désir de protéger la culture française en Amérique et l'attachement inconditionnel qu'il vouait à sa nation nourrira tout au long de sa vie son penchant nationaliste.

Selon Bouchard, à travers ces six éléments, l'ambivalence de Groulx est particulièrement palpable puisque d'un côté, il voue un culte sans bornes à sa nation et veut la protéger contre les humiliations collectives et de l'autre côté, à certains moments, il la méprise et critique sévèrement toutes les classes sociales de la société canadienne-française de l'époque. S'il est vrai que Groulx tenait en grande partie les Canadiens français responsables de leurs faiblesses au plan politique, économique et social, il faut néanmoins reconnaître qu'il a été le premier historien québécois à avoir constaté que le peuple canadiens-français était opprimé et qu'il subissait une infériorité au plan économique. Plutôt que du mépris, il est plus probable que Groulx ait voulu insuffler un sentiment national fort aux Canadiens français en les exhortant de se relever notamment en prêchant l'importance d'une éducation nationale pour tous. Certes, on peut toujours faire une critique de ces propos tenus envers les Canadiens français, néanmoins il est primordial de les remettre dans le contexte de l'époque, ce que Gérard Bouchard ne fait malheureusement pas toujours.

En ce qui a trait au néo-nationalisme, dans le titre de son deuxième chapitre Gérard Bouchard associe ce thème à Lionel Groulx lorsque l'on sait que cette dénomination va être introduite dans l'historiographie québécoise au cours des années 1950 avec l'École de Montréal et son théoricien Maurice Séguin. Même si on doit reconnaître à Groulx d'avoir défini la nation et le nationalisme de manière différente de ses prédécesseurs, il est par contre déroutant de voir attribuer au nationalisme de Groulx cette appelation de néo-nationalisme qui fut attribuée à l'historien Maurice Séguin. Ce dernier amènera une nouvelle interprétation de l'histoire du Canada à savoir que la Conquête de 1760 a entraîné pour les Canadiens français « une inévitable infériorité politique et une inévitable infériorité économique qu'on ne peut attribuer ni à la méchanceté du vainqueur ni à l'imbécillité du vaincu » (p. 64) [1]. Le théoricien du néo-nationalisme soutient que « tout effort même sérieux à l'intérieur de l'union fédérale ne pourrait rendre le peuple minoritaire qu'un peu moins pas maître dans le compartiment biethnique, bilingue et biculturel du Québec » (p. 64) [2]. Contrairement à Séguin, nous verrons un peu plus loin comment le chanoine Groulx croyait possible et souhaitable

l'autonomie des Québécois à l'intérieur de la fédération canadienne. Bouchard occulte complètement, en quelque sorte, l'origine et le sens du néo-nationalisme tel que défini jusqu'à maintenant dans l'historiographie québécoise et laisse croire que Groulx a pu partager la même analyse que celle de Séguin à certains moments, ce qui n'a jamais été le cas.

Pour ce qui est des autres thèmes analysés par Gérard Bouchard tels que la tradition, le révisionnisme, le conservatisme, le modernisme, le libéralisme, le changement, l'ethnicisme, le racisme, l'antisémitisme, le social et le national, il essaie de prouver que selon les moments et les circonstances, Lionel Groulx a été tantôt pour la sauvegarde des traditions, conservateur et réactionnaire, pour le statu quo, raciste et contre les juifs et à d'autres moments un historien révisionniste, moderne, libéral, pour le changement et un humaniste, tolérant et contre l'antisémitisme. En s'appuyant sur les nombreux ouvrages et écrits du chanoine Groulx, Bouchard arrive très bien à faire ressortir les contradictions et les ambivalences de la pensée de Groulx surtout lorsqu'on sait que ce dernier a écrit pendant plus de soixante ans. Certes, Bouchard a certainement raison de vouloir faire ressortir les deux côtés de la pensée de Groulx. Toutefois, il est essentiel de recontextualiser les extraits et les propos relevés dans son œuvre si nous voulons avoir une meilleure vue d'ensemble. À ce sujet, nous analyserons deux thèmes développés par Gérard Bouchard dans son livre à savoir la question de l'antisémitisme et celle du séparatisme dans la pensée de Groulx. Nous croyons, qu'il s'agit sûrement des deux sujets les plus chauds et controversés et qui ont suscité l'intérêt dans la communauté historienne et dans la population québécoise ces dernières années.

Notamment, en ce qui a trait à la question de l'antisémitisme, même si Bouchard reconnaît que très peu d'ouvrages écrits par Groulx traitaient de la question juive, il met néanmoins l'accent sur les textes où Groulx tient des propos ambigus et teintés de racisme envers les juifs. Tous antérieur à l'Holocauste, à l'exception de la lettre écrite en 1954 à un certain M. Lamoureux, Bouchard hésite à remettre ces textes dans leur contexte. Pour la plupart, ces articles écrits dans *l'Action française* et par la suite dans *l'Action nationale* relevaient du pamphlet bien plus que d'une analyse historique réfléchie.

En ce qui concerne le séparatisme dans la pensée de Groulx, Gérard Bouchard sous-entend qu'il aurait été selon les circonstances et les époques tantôt un penseur indépendantiste et tantôt un fédéraliste. Plus loin, Bouchard n'est plus certain lorsqu'il écrit : « Groulx fut-il indépendantiste ou fédéraliste ? En faisant le compte de toutes ses réflexions et prises de position, il est impossible de le dire. Il fut l'un et l'autre, ou ni l'un ni l'autre, et bien autre chose encore ». Pour bien comprendre la pensée de Groulx à ce sujet,

il faut tenir compte de sa conception de la nation et de son nationalisme culturel. Ainsi, pour lui, sans renier l'importance du politique et de l'économique comme champs d'intervention au niveau de l'appareil législatif et gouvernemental, la culture demeure sans aucun doute le champ d'intervention par excellence. Donc, contrairement à l'École de Montréal et à son théoricien Maurice Séguin, Groulx ne voyait pas la nécessité pour la nation d'acquérir absolument son indépendance dans le but de détenir une pleine autonomie au niveau politique, économique et culturel. De plus, il croit réellement que la nation québécoise peut s'épanouir librement et sans contrainte à l'intérieur du Canada à condition que le reste du Canada respecte le « Pacte » de 1867 entre les deux peuples fondateurs. En conséquence, selon les moments, Lionel Groulx s'en prendra au Canada anglais d'avoir fait preuve de mauvaise volonté en refusant de respecter le « Pacte » et à d'autres moments il imputera la faute aux chefs politiques québécois qui avaient manqué de sens national et avaient nui à la pleine autonomie du gouvernement du Québec dans les champs de compétence accordés dans le « Pacte confédératif » à la province de Québec.

Lionel Groulx fut avant tout un nationaliste fédéraliste croyant de bonne foi au « Pacte » de 1867. Pour lui, l'indépendance du Québec n'était pas nécessaire au devenir de la nation québécoise. Il suffisait de faire respecter le partage des pouvoirs définis dans le « B. N. A. Act » de 1867 et faire fonctionner l'appareil gouvernemental dans le bon sens de manière en renforcer les pouvoirs octroyés au Québec dans la Constitution. Selon Lionel Groulx, l'essentiel est de travailler à rendre la Confédération à l'image de ce qu'elle aurait dû être à l'origine, c'est-à-dire dans le respect de l'égalité politique entre les deux peuples fondateurs, puisqu'il croit possible cette égalité.

Dans le même sens que Gérard Bouchard, le politologue Frédéric Boily dans son ouvrage sur *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, fait une analyse critique de l'œuvre et de la pensée du chanoine Groulx. Toutefois, Boily tentera de cerner « l'originalité et la place de son nationalisme par rapport aux grands courants nationalistes des XIX^e^ et XX^e^ siècles ». Comme nous le verrons, il fera un rapprochement entre Groulx et le philosophe allemand Herder en ce qui a trait à leur conception organiciste de la nation et de leur nationalisme culturel et essayera de démontrer de manière téméraire que le nationalisme québécois et la conception de la nation développés depuis l'École de Montréal jusqu'à Charles Taylor est en continuité avec la conception organiciste que Groulx pouvait avoir de la nation[3].

Dans son premier chapitre, Boily se penche sur le nationalisme organiciste de Groulx en faisant référence à Herder pour qui la nation est avant tout « une entité organique similaire à un individu » où l'ensemble des individus constituant la nation ne forme plus qu'un tout sans distinction. Dans

cette logique, la nation doit adhérer à une langue et une culture commune pour être viable. Même si Boily reconnaît que Lionel Groulx n'a jamais cité Herder dans ses nombreux écrits, il admet néanmoins que Groulx a adhéré à la même conception organiciste et culturelle de la nation à la Herder. Pour Groulx, « l'Être collectif ou national » est « le véritable acteur de l'histoire ». L'individu n'est qu'un élément qui doit se fondre dans la nation.

Certes, pour Boily, cette conception organiciste de la nation chez Groulx ne saurait être associée au nationalisme de droite allemand des années 1930, puisque pour Groulx la nation ne se réduit pas aux seuls aspects biologiques, d'ailleurs les critères culturels les transcendent. Selon lui, en raison de l'adaptation à un nouvel environnement, la nation canadienne-française n'est pas un calque de la nation française, mais une nation qui se distingue de la France tout en conservant son héritage. Cependant, Boily démontre que Groulx était particulièrement réticent au métissage entre les Canadiens français et les Amérindiens. Selon lui, il était essentiel de maintenir le plus longtemps possible la pureté des origines françaises et il voyait dans la nation canadienne-française une « race supérieure » appelée à réaliser de grandes choses. À la défense de Groulx, il faut noter que sa pensée a évoluée avec les années sur ce sujet comme sur bien d'autres.

À l'instar de sa conception de la nation qui doit former un tout cohérent où la diversité culturelle est incompatible, Lionel Groulx aura la même approche au niveau de son catholicisme et de son nationalisme qui seront indissociables tout au long de sa vie. Selon Boily, la nature du catholicisme chez Groulx en est un d'action à l'image du catholicisme libéral des Charles de Montalembert, Henri Lacordaire et Frédéric Ozanam. « Loin d'être contemplatif, ce type de catholicisme prend fait et cause pour la défense et le devenir de la nation et de la religion » comme le souligne Boily dans son livre. Par ailleurs, pour Groulx, c'est Dieu qui a forgé et voulu les différences culturelles entre les peuples et c'est tout à fait normal qu'il y ait des mésententes entre eux. Boily mentionne que Groulx s'est servi de la notion de « péché originel » pour expliquer que la bonne entente politique entre les nations est une utopie puisqu'il ne saurait être question de parler de fraternité humaine depuis le « péché originel ». Donc, selon le chanoine, les nations seraient condamnés à vivre sous le joug de la division.

Au niveau de l'histoire, Groulx reconnaît que la Conquête de 1760 a été une période traumatisante et catastrophique pour le devenir de la nation canadienne comme entité organique. Ainsi, pour lui, la défaite de 1760 n'a pas été un événement providentiel, néanmoins il est convaincu que la providence de Dieu a aidé les Canadiens français ou plutôt « l'être national » a survivre aux tentatives d'assimilation préconisées par les Britanniques, puis-

qu'ils n'ont jamais cessé de lutter pour leur survivance nationale durant toutes ces décennies.

Croyant à un « pacte confédératif », Lionel Groulx n'a pas compris que la constitution de 1867 était dans les faits une union confédérale, le prolongement de l'union de 1840 et de la mise en minorité des Canadiens français dans le grand tout canadien. C'est d'ailleurs pourquoi plusieurs années après la Confédération, il réalisera amèrement et avec une profonde déception que le prétendu « Pacte » entre les deux peuples fondateurs n'avait pas été respecté par le Canada anglais. À tout point de vue, on peut dire que Lionel Groulx accepte implicitement les postulats de ce que l'historien Maurice Séguin appelle « l'idéologie fédéraliste » qui consiste à croire que le gouvernement québécois à l'intérieur de la fédération avait les moyens, c'est-à-dire les pouvoirs politiques et la possibilité de les utiliser avec une entière autonomie. Comme le souligne l'historien Robert Comeau dans son mémoire de maîtrise sur *Les indépendantistes québécois, 1936-1938*, « il semble assez clair que l'abbé Groulx adhère au principe de base du fédéralisme et croit qu'une nation minoritaire peut accepter un partage des pouvoirs dans une union fédérale, sans perdre pour autant la maîtrise de sa vie collective » (p. 50).

Cette croyance dans un « Pacte confédéral » va se répercuter dans sa pensée politique puisque pour Groulx, si le « Pacte » de 1867 n'a pas été respecté par le Canada anglais c'est en grande partie en raison d'un manque de « sens national » chez l'élite québécoise. Il s'en prend aux chefs politiques qui par négligence, « inintelligence ou pleutrerie » n'ont pas su faire respecter le « Pacte » entre les deux peuples fondateurs et comprendre qu'il y avait péril en la demeure. Selon Boily, Groulx ne serait pas apolitique mais davantage pour une solution « métapolitique ». Il croit à l'action politique dans le but d'entreprendre un débat d'idées dans la cité, mais tout en demeurant à l'extérieur de l'arène politique. Il aspire à développer une culture politique propre à la nation québécoise en vue de créer une «âme nationale » forte et de lui donner par la même occasion une même vision d'avenir. Certes, pour Groulx, le catholicisme transcende le politique et la démocratie parlementaire devrait respecter, à ses yeux, les « hiérarchies naturelles propres à chaque organisme national ». Il accepte difficilement de voir l'appareil politique et surtout les politiciens transgresser les principes de la doctrine catholique et faire passer le parti avant la nation. Bref, pour le chanoine Groulx, la politique partisane est avant tout question de vices et de bassesses où seul le pouvoir compte.

En conséquence, Groulx aspirait à un redressement de l'élite québécoise qui, selon lui, devait se mettre au service de la nation pour l'amener à son plein épanouissement. Il leur assignait le rôle d'éveilleur de conscience nationale. Elle devait travailler à mettre la nation au-dessus de la politique

de parti dans le respect des hiérarchies au sein même de la nation. Cette élite se devait d'imposer une direction à suivre aux Québécois et n'était pas appelée à former des libres penseurs dans la population québécoise. De plus, selon Boily, il croyait en l'importance d'un chef pour créer le sens national chez les Québécois. Aux yeux de Groulx, le chef était avant tout un rassembleur, une figure humaine personnifiant la nation. La nation organique étant un tout, le chef en devenait l'incarnation et puisait sa légitimité à travers le peuple.

Dans le même ordre d'idées, pour le chanoine Groulx, l'éducation devait avoir comme rôle la formation des individus afin qu'ils reflètent l'âme de la nation. Tout comme son catholicisme, sa conception de l'éducation était indissociable de son nationalisme. Comme solution au problème du manque de sentiment national chez les Québécois, une éducation nationale pour tous était préconisée. D'ailleurs, pour Groulx, les élites du Québec avaient failli à leur tâche dans ce domaine. Selon lui, il était donc urgent et nécessaire d'offrir un programme national où l'enseignement du catholicisme, de la langue française, des humanités classiques et de l'histoire nationale seraient à l'honneur. Idéalement pour lui, l'éducation nationale se devait de faire prendre conscience aux Québécois de leur appartenance à la nation en tant qu'entité première de la société. Certes, Boily condamne cette conception de l'éducation qui, à ses yeux, se rapproche de la propagande. Tout comme Gérard Bouchard, Boily devrait tenir compte du contexte de l'époque où Lionel Groulx prêchait pour ce programme d'éducation nationale. Il est évident que le chanoine Groulx ne percevait pas de la même manière le rôle de l'éducation que nous le percevons aujourd'hui. Même si la critique demeure pertinente et utile, il faut néanmoins remettre l'analyse dans son contexte.

De toute évidence, les développements les plus audacieux mais aussi contestables du livre de Frédéric Boily réside dans son dernier chapitre. Selon lui, la conception organiciste de la nation reliée à la notion d'être national que nous retrouvons dans la pensée de Groulx aurait été reprise dans une certaine mesure par les historiens de l'École de Montréal et par Fernand Dumont jusqu'à Serge Cantin et Charles Taylor. Si nous analysons le cas des historiens de l'École de Montréal, Frégault, Brunet et Séguin, ces derniers analysaient la colonie de la Nouvelle-France comme étant un organisme national embryonnaire nourri à tous les plans (politique, économique, culturel, technique, matériel, social) par sa métropole naturelle, soit la France avant la Conquête de 1760. Par conséquent, en raison de la rupture avec la mère-patrie, la nation embryonnaire n'a pas eu la possibilité d'acquérir son indépendance par la suite et a été contrainte de survivre annexée à une nation étrangère. Cependant, contrairement à Groulx, Frégault, Brunet et Séguin mettront de côté l'image de la Nouvelle-

France axée sur les qualités de « l'Être national ». Comme l'indique l'historien Jean Blain dans un article sur l'École de Montréal en 1974, « ce que Frégault abandonne, quelque part dans les années qui suivent 1944, ce n'est pas la conception d'une histoire nationale centrée sur les premiers siècles de la colonisation française, c'est plutôt la conception d'une histoire centrée sur l'être national, dont Groulx cherchait désespérément à exemplariser les connotations de langue, de croyance, de culture, de civilisation »[4] (p. 177). Bref, tout en conservant le concept national pour analyser l'histoire, Frégault et Séguin ont dépassé l'analyse groulxiste pour s'intéresser aux modalités d'existence de la nation et de son devenir dans l'histoire québécoise.

Frédéric Boily, en faisant référence au concept d'Être identitaire pour rapprocher l'École de Montréal à Groulx et à sa conception organiciste de la nation, démontre un manque de rigueur dans son analyse. À tout le moins, pour fin de comparaison, il aurait été préférable qu'il utilise les mêmes termes et concepts développés par Séguin et Frégault en ce qui a trait à la vie nationale.

En guise de conclusion, les deux présents ouvrages très bien documentés, ont le mérite d'analyser la pensée de Lionel Groulx sous un autre angle. D'un côté, l'historien Gérard Bouchard a voulu démontrer l'existence de deux pôles contradictoires dans l'œuvre de Groulx, tandis que de l'autre, le politologue Frédéric Boily a tenté de cerner « l'originalité et la place de son nationalisme par rapport aux grands courants nationalistes des XIXe et XXe siècles ». À la lumière de ces deux lectures, on sent chez les deux auteurs un désir de se démarquer, de faire rupture avec l'œuvre de l'historien Lionel Groulx. Tout au long de son livre, Bouchard met davantage en évidence le côté conservateur et réactionnaire de la pensée de Groulx pour mieux s'en distancier par la suite. Pour ce qui est de Boily, l'interprétation hâtive qu'il fait au sujet de la continuité du nationalisme groulxiste ne rend pas compte adéquatement de l'évolution du nationalisme québécois et du concept de nation dans l'historiographie québécoise depuis quarante ans.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Maurice Séguin, *L'idée d'indépendance au Québec, Genèse historique*, Trois-Rivières, Boréal Express, 1967, p. 64.

2. *Ibid.*

3. L'auteur s'inspire de la critique faite par Max Nemni dans son texte intitulé : *Organicisme, historicisme et culturalisme dans le nationalisme québécois d'aujourd'hui*, publié dans le livre *Les nationalismes au Québec du XIXe au XXIe siècle*, sous la direction de Michel Sarra-Bournet aux Presses de l'Université de Laval en 2001, p. 183-193.

4. Jean Blain, *Économie et société en Nouvelle-France, L'historiographie des années 1950-1960, Guy Frégault et l'École de Montréal*, RHAF, vol. 28, no. 2, septembre 1974, p. 177.